

Refuge / Périphérie(s) Quand la photographie et le cinéma nous parlent... de nous.



© Joëlle Bosmans, de la série *Sur la frontière*, 2017

Dans ces pages il y a un an, nous évoquons la démarche entamée aux Ateliers de la rue Voot avec des stagiaires convaincus et engagés sur les voies de la photographie documentaire et du cinéma du réel. Aujourd'hui nous vous proposons de rencontrer deux de ses acteurs. Joëlle Bosmans et Andréas Athanassiadis se sont investis sans compter dans le projet « Autour du documentaire » qui propose tous les deux ans d'explorer une nouvelle thématique.

En rejoignant le projet en 2017, Joëlle Bosmans – qui a déjà une longue pratique de la photographie derrière elle

– ambitionnait très prosaïquement de s'initier au cinéma.

La thématique « Périphérie(s) » n'a pas d'emblée fait naître un projet. C'est au contact des autres membres du petit groupe qui s'était constitué autour de Anja Hess, cinéaste et animatrice de l'atelier, que, dans l'échange, Joëlle est parvenue à envisager la périphérie autrement que comme ce qui, en dehors ou à la marge, borde les villes.

Son cheminement l'a alors conduite à considérer ce qui lui était périphérique dans son environnement propre. Et au bout de la rue de Joëlle il y a une frontière, voilà qui n'est pas anodin, elle tenait un sujet !

Ses premiers pas derrière la caméra étaient forcément hésitants. Elle a commencé par engranger une succession de plans fixes de paysages parfois un peu convenus :

des champs de betteraves, des paysages labourés à l'infini, des bâches qui volent... Il faut dire que cette frontière-ci n'a rien de naturelle : elle est linguistique !

Dès lors s'est posé ce qui constitue l'enjeu central inhérent à toute démarche photographique ou cinématographique. Quelles images produire et quels moyens mettre en œuvre pour « montrer », ici, quelque chose dont la représentation physique est inexistante ?

Arrivée à ce point Joëlle s'est autorisée à filmer les gens, les habitants d'un côté et de l'autre de cette limite toute virtuelle.

La voilà donc partie à la rencontre de ces voisins, les invitant à s'exprimer en les « plantant » dans leurs décors respectifs, les abordant frontalement dans un dispositif très maîtrisé qui dit l'humain, qui dit

le paysage. Par petites touches Joëlle nous parle de la différence, que de la différence parce que, comme le relève un de ses protagonistes la frontière est une invention, une invention du diable.

Pendant plusieurs mois elle a collecté la parole de « ceux de la frontière », elle les a « épinglés » mais pas à la manière de l'entomologiste, non, ici il est d'abord et avant tout question de relation, d'échange, d'écoute. Il en résulte une galerie de portraits très justes, très sincères, qui au bout du compte ne nous parlent que de nous.

Andréas Athanassiadis s'est impliqué plus tôt dans la proposition des Ateliers de la rue Voot.

Il était alors question d'explorer la notion de refuge pour en proposer une interprétation singulière.

Plutôt que de donner dans l'illustration, Andréas a pris le parti d'aborder son sujet par la bande.

C'est au détour d'un couloir donnant accès à une gare et à l'autre bout à une station de métro qu'il a disposé son matériel de prises de vue et de son invitait les passants à s'interroger face caméra sur la notion de refuge. La parole, incarnée ici encore, vient nous rappeler toute la complexité des réalités sociales contemporaines, elle souligne notre désarroi dès lors que de toute évidence nous avons peu de pouvoir sur le cours des choses, elle nous renvoie parfois à notre incapacité à prendre quelque hauteur, elle a le mérite de nous mettre face à nos contradictions. Mais elle dit aussi que nous sommes tour à tour, poètes, généreux, intelligents, compréhensifs ou humanistes.

Recueillir cette parole, l'enregistrer, est une chose, l'incarner en est une autre. Les « témoins » d'Andréas lui ont en outre offert leur image. Pendant quelques minutes face caméra ils se livrent sans ambages, en conscience, en silence, se dandinant parfois d'un pied sur l'autre. Ces petits moments insignifiants à première vue en disent long sur notre rapport à l'image, sur ce qui est à l'œuvre dans le portrait, sur l'image que l'on donne, celle que l'on prend. Comme si un pan



© Andréas Athanassiadis, de la série *Pour moi le refuge*, 2017

de ce qui demeure un peu mystérieux et magique se levait.

Dans l'installation finalisée, Andréas a pris le parti de faire cohabiter le son et l'image de manière autonome. Les témoins défilent tandis que la bande son déroule son cheminement propre. Le dispositif nous interdit toute velléité de faire coller ou d'associer l'image au son et d'y voir des évidences. Non, nous n'avons pas toujours la tête de l'emploi, non l'habit ne fait pas forcément le moine. La démonstration est éclatante, le constat rassurant !

Depuis, Joëlle s'informe sans relâche sur la frontière, l'identité, leurs corollaires et regarde avec inquiétude l'Europe qui paraît partie pour aller se fracasser. Mais n'empêche, elle poursuit son projet sur la frontière. Et quand elle a trop peur, elle retourne à la terre, elle bêche et elle récolte. Andréas, poursuit lui aussi sa pratique engagée de l'image. Dès son lancement il s'est impliqué dans la campagne 400Toits qui réunissait des opérateurs d'images et des rédacteurs avec pour objectif de collecter les témoignages de personnes sans abri. C'est dire qu'il a la conviction que l'image peut constituer un formidable levier susceptible de nous conduire à reconsidérer

nos modèles, ici celui du logement et de nos renoncements politiques alors qu'il est tout simplement question d'assurer un toit à chacun d'entre nous.

Témoigner et partager, avec conviction et sincérité, subjectivement mais honnêtement, Joëlle Bosmans et Andréas Athanassiadis en ont fait un engagement. Voilà un autre constat rassurant.

- Marina Cox